

Le Chat Murr 94

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

MAI 2024 ISSN 2431-1979

中国 LETTRES CHINOISES 文学

莫言，真是一个会讲故事的人！

Mo Yan, quel conteur !



晚熟的人, « un homme mûri sur le tard », est le titre chinois du recueil de nouvelles publié en France sous celui de *Lèvres rouges, langue verte* (Éditions du Seuil, 2024). Photo D. Hoizey

J'aime l'écrivain chinois Mo Yan. Je vous en ai déjà parlé à propos notamment de cette fabuleuse histoire *Professeur singe* dans laquelle il raconte la transformation d'un professeur d'université en...singe.¹ Mo Yan cultive l'étrange et le mystère. Il aime surprendre, étonner, et le lecteur occidental est souvent désorienté. Quand par exemple les morts parlent aux vivants comme dans *Les retrouvailles des compagnons d'armes*.² C'est qu'on a toujours beaucoup aimé en Chine les fantômes. Un sinologue, André Lévy, remarque que « les lettrés, qui n'y croyaient qu'à moitié, étaient les premiers à y prendre goût, justement, [...] parce qu'ils n'y croyaient pas beaucoup³ ». Mo Yan parle ainsi dans *Lèvres rouges, langue verte* d'une institutrice qui « serait devenue une puissance divine, [pouvant] vous faire obtenir de bons résultats aux examens⁴ ». Le sort de cette sainte Rita du Shandong – elle se suicide à la suite d'une brimade causée par une élève au cours de la Révolution culturelle – est au cœur de la nouvelle qui a donné son titre au présent recueil. Mo Yan s'y révèle une fois encore « un homme qui conte des histoires⁵ ».

LIRE PAGE 2

IL Y A 60 ANS LA FRANCE RECONNAISSAIT LA CHINE DE MAO

René Étiemble, la Chine et... moi

蘇曼殊 Su Manshu

Le bonze qui aimait Byron, Shelley et...Sapho

SCIENCE-FICTION ET... POÉSIE

Liu Cixin et l'avenir de la poésie

Mo Yan, quel conteur !

Et quelles histoires ! Des histoires de son pays, bien entendu, et quand je dis « pays », je veux parler du Shandong, cette belle province chinoise d'où Confucius était originaire. Son « coin » à lui, c'est la région de Gaomi. On s'y bouscule aujourd'hui en raison de sa renommée. C'est ce que Mo Yan nous dit au début de sa nouvelle « Un homme mûri sur le tard » : « Dans mon pays natal, lorsque le sorgho commence à rougir, vient la haute saison de visite du site où fut tournée la série télévisée tirée de mon roman *Le Sorgho rouge*.⁶ » Mo Yan s'irrite d'un tel enthousiasme, et qu'un certain Jiang Er ait pu profiter de son prix littéraire pour gagner de l'argent en vendant ses livres à la sauvette, l'agace, mais ça je vous laisse le découvrir ! La Chine que nous brosse Mo Yan forme un tableau contrasté. Elle est à la fois bousculée par la modernité – « Le Net, putain, c'est trop bien !⁷ », fait-il dire à une vendeuse de... rumeurs – et hantée par un passé encore proche, celui notamment de la Révolution culturelle. Je cite Mo Yan : « On était en août 1966, ce qui s'est passé alors ne peut être évoqué à l'aune du sens commun, à y repenser aujourd'hui, cela ressemble à un cauchemar, mais un cauchemar dans lequel il y aurait eu une part de romantisme et de joie festive, et même d'art, quant à savoir si ce n'est pas là illusions de jeunesse, c'est vraiment difficile à dire.⁸ » Mo Yan se dit « un incorrigible bavard⁹ ». On ne le lui reprochera pas.



Mo Yan (né en 1955)

📖 1. Mo Yan, *Professeur singe*, suivi de *Le bébé aux cheveux d'or*, romans traduits du chinois par François Sastourné et Chantal Chen-Andro, Éditions du Seuil, 2015. 2. Mo Yan, *Les retrouvailles des compagnons d'armes*, traduit du chinois par Noël Dutrait, Éditions du Seuil, 2017. 3. *L'ancre aux fantômes des collines de l'Ouest*, traduction par André Lévy, Connaissance de l'Orient/Gallimard, 1972, p. 89. 4. Mo Yan, *Lèvres rouges, langue verte*, nouvelles traduites du chinois par Chantal Chen-Andro et François Sastourné, Éditions du Seuil, 2024, p. 272. 5. Mo Yan, *Au pays des conteurs*, discours de réception du Prix Nobel de littérature 2012, Éditions du Seuil, 2013, p. 34. 6. Mo Yan, *Lèvres rouges, langue verte, op. cit.*, p. 25. 7. *Ibid.*, p. 294. 8. *Ibid.*, p. 335. 9. Mo Yan, *Au pays des conteurs, op. cit.*, p. 16.

René Étiemble, la Chine et... moi

1964. J'ai vingt-ans. Le livre de René Étiemble *Connaissons-nous la Chine ?* réveille en moi, autant – si ce n'est plus – que la reconnaissance de la Chine de Mao par la France du Général de Gaulle, une passion pour le Pays du Milieu qui m'avait été « inoculée » quelques années plus tôt par la lecture d'Alexandra David-Néel. Aujourd'hui, l'auteur du *Mythe de Rimbaud* que, bien entendu, j'ai lu, reste pour moi d'abord celui de *L'Europe chinoise*. Et je n'oublie évidemment pas l'éditeur dans la collection « Connaissance de l'Orient » d'écrivains chinois comme Tao Yuanming, Li Qingzhao, ou encore Su Manshu à propos duquel il écrivait : « Crevant de faim, au sens presque propre, il dormait des jours entiers, pour ménager sa

faiblesse, sans jamais reprocher à qui que ce soit sa déplorable condition. Ce qui ne l'empêche pas d'être devenu l'un des plus grands, l'un des plus forts écrivains de son siècle – et donc également suspect à la dynastie déclinante, puis au communisme abrutissant. Traducteur de surcroît, et peintre non négligeable. »

蘇曼殊 Su Manshu

Le bonze qui aimait Byron, Shelley et...Sapho

« Ce ne fut que par la Révolution française que les Grecs, comme les Italiens, comme les Polonais, apprirent les mots : liberté, droit des peuples. La *Marseillaise* leur fut traduite. Byron, par les strophes de *Childe Harold*, intéressa l'Europe à leur sort.¹ » Cette soif de liberté qu'évoque André Maurois à propos de Byron dont nous célébrons cette année le bicentenaire de la mort, on la retrouve de l'autre côté de la Grande Muraille chez un lettré, bonze et révolutionnaire chinois, Su Manshu (1884-1918), admirateur et traducteur de Byron qu'il présente dans l'un de ses écrits comme un ardent défenseur de la liberté qu'il « osait [...] revendiquer en tout, dans les grandes choses comme dans les petites, dans la vie sociale et politique² ». Et on pouvait lire en 1909 sous la plume du diplomate et écrivain britannique W. J. B. Fletcher (1879-1933) que grâce à ses traductions Su Manshu « apporte une contribution attendue à la littérature qui s'est mise au service de la liberté du peuple chinois³ ».

Su Manshu aimait aussi Shelley dont les poèmes « ont quelque chose du suspens solennel et silencieux d'un clair de lune se réfléchissant dans les eaux sereines de la contemplation⁴ ». Dans un récit datant de 1912, *La solitude de l'oie sauvage*, il tente une comparaison dans laquelle on peut voir à la suite d'Étiemble, fin connaisseur des lettres européennes et...chinoises, comme un « autoportrait » : « À l'instar de Li Bai, Byron est magicien hors pair, et Shakespeare l'égal de Du Fu, poète des enchantements, alors que Shelley, pareil à Li He, est un génie diseur de sorts.⁵ » Je vous renvoie au commentaire d'Étiemble : « Su Manshu semble considérer qu'un lien unit les poètes, que se tissent en quelque sorte des lignées, qui se reconnaissent aux échos qu'éveillent ou réveillent les œuvres, de loin en loin, et aux destinées particulières des écrivains.⁶ » Contentons-nous de remarquer qu'une même soif de liberté animait Li Bai, Byron et Su Manshu.

On ne s'étonne pas de trouver également l'Écossais Robert Burns, qui ne cachait pas sa sympathie pour la Révolution française, au nombre des poètes lus par Su Manshu. N'oublions pas non plus Victor Hugo. Sa « rencontre » avec Sapho peut en revanche surprendre. Ne serait-ce pas oublier, comme l'écrit joliment Yves Battistini, qu'« il y a et [qu'] il n'y a pas distance infinie pour la saluer et la reconnaître en chemin⁷ » ? Notre bonze, décidément peu ordinaire, ne se contenta pas d'apprendre le sanscrit. Le grec ancien ne lui était pas inconnu. Il a introduit la poétesse grecque dans deux de ses récits. Dans l'un, *La solitude de l'oie sauvage*, une présence féminine en réveille les charmes supposés : « Je la vois parler : c'est Sapho qui renaît ! Plus belle et plus majestueuse. Et mon âme m'échappe.⁸ » Et dans l'autre, *Le foulard pourpre*, ce sont ses vers qui le charment : « Quelques jours après mon installation, je me promenais dans la plantation, jouissant de la fraîcheur matinale et des chants d'oiseaux, lorsque je trouvai sur l'herbe un fin petit recueil de poèmes en anglais. Il en émanait une senteur très féminine. C'était des poèmes de Sapho, aux vers tout de délicatesse et de mélancolie.⁹ »

📖 1. André Maurois, *Byron*, Les Cahiers Verts/Bernard Grasset, 1930, II, p. 249-250. 2. Su Manshu, *Les larmes rouges du bout du monde*, traduit du chinois par Dong Chun et Gilbert Soufflet, Connaissance de l'Orient/Gallimard, 1989, p. 253. 3. *Ibid.*, p. 255-256. 4. *Ibid.*, p. 253. 5. *Ibid.*, p. 40. Li Bai (701-762), Du Fu (712-

770), Li He (791-817). 6. *Ibid.*, p. 244. 7. Yves Battistini, *Poétesses grecques*, Imprimerie Nationale Éditions, 1998, p. 21. 8. Su Manshu, *op. cit.*, p. 57. 9. *Ibid.*, p. 121.

SCIENCE-FICTION ET POÉSIE

Liu Cixin et l'avenir de la poésie

L'écrivain chinois de science-fiction Liu Cixin, dont vous avez peut-être lu l'époustouflant roman *Le Problème à Trois Corps*¹, ne manque pas d'imagination. Il en déborde ! Je ne suis pas un passionné de ce genre littéraire, mais il a réussi à m'entraîner dans des lectures qui m'étaient jusqu'à aujourd'hui étrangères. Depuis Jules Verne, lu à l'adolescence, je ne crois pas avoir ouvert un seul livre de science-fiction. Bref ! Je lis Liu Cixin. Je reconnais avoir porté une attention particulière dans ses romans à la culture chinoise. En lisant la nouvelle *Le Nuage de poèmes*² je ne fus pas trop surpris de trouver mêler à une histoire aussi fantastique le nom du poète Li Bai (701-762). Charles Cros ne l'imaginait-il pas habiter un « beau pays étoilé³ » ? Donc, imaginez sur un yacht de croisière... poétique un dinosaure appelé Grands-Crocs, un humain élevé par ce dernier pour... sa viande et un dieu qui se prend pour le poète Li Bai. Et, si tout se passe bien, « ils arriveront dans quelques jours, et perceront la croûte terrestre pour contempler le Nuage de poèmes⁴ ». Permettez-moi de partager avec vous cette petite conversation à trois :

Je [c'est Li Bai qui parle] dois composer tous les poèmes et, dans des milliards et des milliards d'années, qui sait lesquels d'entre eux l'épreuve du temps reconnaîtra comme des œuvres insurpassables ?

- C'est parfaitement ridicule ! s'emporta Grands-Crocs. Sa voix rauque surprit quelques oiseaux dans les buissons. Si vous vous basez sur les corpus de caractères de ces vermines humaines, votre premier poème calculé par l'ordinateur quantique sera le suivant :

啊啊 啊啊 啊啊 啊啊 啊啊
啊啊 啊啊 啊啊 啊啊 啊啊
啊啊 啊啊 啊啊 啊啊 啊啊
啊啊 啊啊 啊啊 啊啊 唉

[...] Yiyi [c'est le nom de l'humain], qui était resté silencieux, s'exclama avec euphorie :

-Mais il est merveilleux ! Il n'est même pas nécessaire d'attendre la postérité pour considérer ce poème comme une œuvre magistrale !⁵

Le poème en français est une suite de « Ah ah ah ah ah » qui s'achève sur un « aïe ». Bon ! Je suis loin de partager l'engouement de Yiyi. Quant à Li Bai (le vrai) il est mon poète chinois préféré, et s'il me fallait choisir dans une œuvre abondante (plus de mille poèmes !), je me contenterais de ce quatrain :

Une volée d'oiseaux disparaît haut dans le ciel,
Un dernier nuage s'éloigne doucement.
Sans nous lasser, nous nous contemplons,
Il ne reste que le mont Jingting.⁶

¹ Liu Cixin, *Le Problème à Trois Corps*, traduit du chinois par Gwennaël Gaffric, Actes Sud, 2024 [2016]. 2. Liu Cixin, *Les Migrants du temps*, nouvelles complètes 2, édition préparée sous la direction de Gwennaël Gaffric, Actes Sud, 2022. 3. Charles Cros, « Li-tai-pé », *Le Coffret de santal, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1970, p. 65. 4. Liu Cixin, *Les Migrants du temps, op. cit.*, p. 57. 5. *Ibid.*, p. 85-86. 6. Li Bai, *Sur notre terre exilé*, traduit du chinois et présenté par Dominique Hoizey, Orphée/La Différence, 1990, p. 99.

All have their fooleries...

« À chacun ses folies ! » (Lord Byron, *Le pèlerinage de Childe Harold*)